

## LES BAIBOHO DE L'OUEST MALGACHE (1)

par M. DE LA TOUR

Bureau pour le Développement de la Production Agricole,  
Agence de Tananarive, 1963, rapport ronéoté, 2 tomes, 268 pages.

Les baiboho sont des zones de grand avenir et par conséquent ont suscité de nombreuses études dont celle-ci est une des plus importantes.

Cette étude comprend deux volumes ronéotés, le premier (146 pages et 13 cartes hors-texte) fait état des réalités et potentialités régionales, le second (122 pages) est plus spécifiquement économique, il envisage la rentabilité des exploitations agricoles, le revenu actuel et les projets possibles d'étendre certaines cultures.

La région comprend la plus grande partie de la dépression périphérique de la bordure Nord-Ouest du socle malgache. Ce long couloir est déblayé dans les terrains tendres de l'Isalo, du jurassique et du crétacé moyen à prédominance gréseuse. A l'Ouest la dépression est limitée par un grand escarpement gréseux et basaltique (basaltes interstratifiés dans les grès crétacés) de l'Ankarafantsika et d'Antanimena de part et d'autre de la Betsiboka mais à l'Est le socle, essentiellement amphibolitique (amphibolochistes), s'enfonce progressivement sous la couverture sédimentaire.

De Maevatanana à Port-Bergé la dépression s'élargit considérablement car les faciès durs de l'Isalo et du jurassique font place du Sud au Nord à des formations tendres. Ce long couloir d'érosion différentielle est drainé par des fleuves importants comme la Betsiboka et son affluent le Kamoro, la Mahajamba et le Kimangora, la Bemarivo. Ces fleuves drainant brusquement des zones de faible altitude, d'autre part chargés des produits issus de l'intense lavakisation du socle sur leur haut bassin versant, affectés de plus par la brusque rupture de pente à la sortie du socle, alluvionnent et construisent de grandes plaines fluviales intérieures (de vrais deltas) où l'écoulement est incertain et les changements de lit très fréquents (exemple de la capture du Kamoro disputée entre la Betsiboka au Sud et la Mahajamba au Nord).

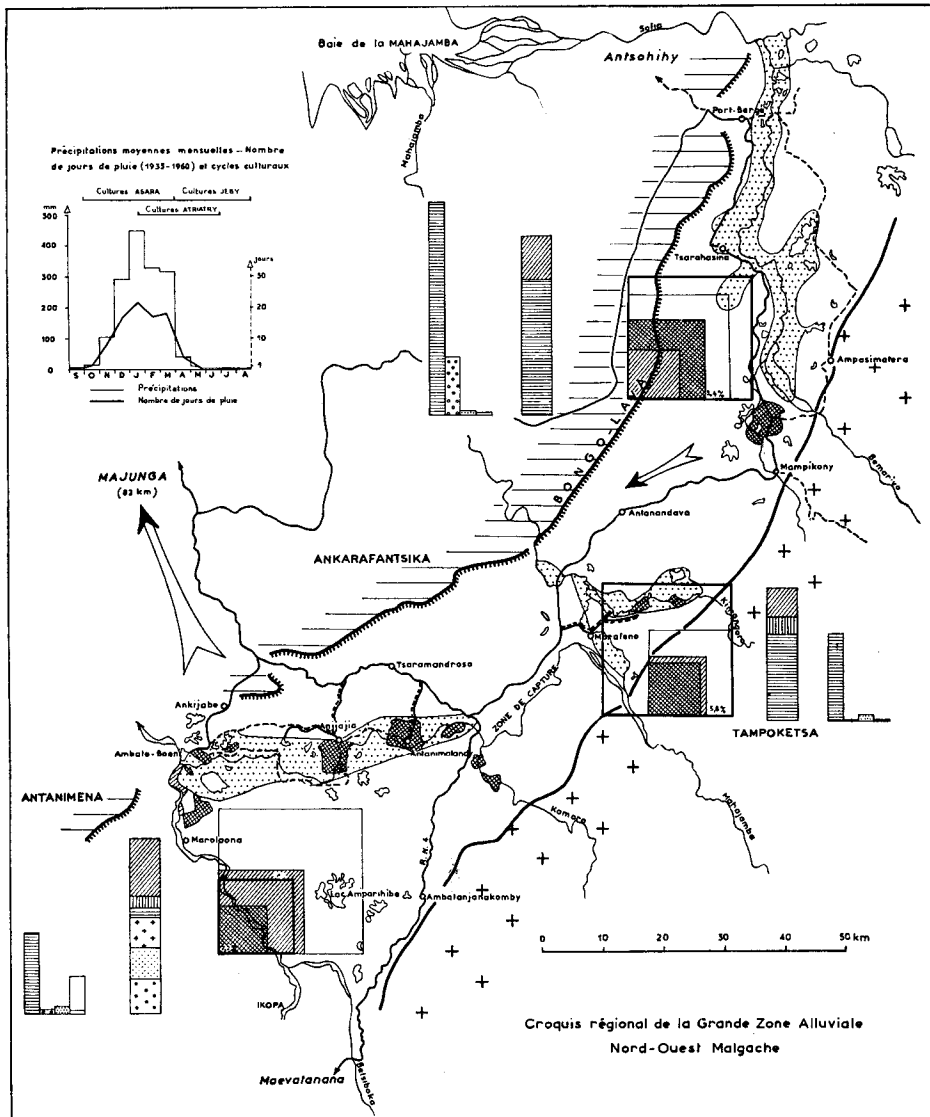
Nous sommes donc en présence d'un long ruban de plaines alluviales à la périphérie du bassin de Majunga, plaines souvent marécageuses qui contrastent avec les plateaux arides des revers de côte du bassin. Ce n'est pas la totalité de la dépression qui intéresse l'auteur mais uniquement les secteurs alluviaux qui, malgré tout, sont les plus étendus et qui fixent d'autre part plus de 80 % de la population.

De Port-Bergé à Ambato-Boéni, le paysage offre une certaine unité faite d'une succession de basses terres périodiquement inondées par la crue des fleuves qui laissent pendant leur retrait d'immenses espaces ennoyés ou marécageux (les Matsabory) colonisés par des roseaux coupants, le bararata (Phragmites). Dans cet ensemble on peut cependant distinguer trois grandes unités : le bas Kamoro (région sous l'administration d'Ambato-Boéni), la confluence Kimangoro-Mahajamba et au Nord, la basse Bemarivo (secteur sous l'administration de Port-Bergé).

Le climat de type Ouest est très humide (1 500 mm) mais très contrasté, la saison humide ne dure que quatre mois (décembre à mars) pendant laquelle on enregistre jusqu'à 90 % des précipitations annuelles, mais à laquelle succède une longue saison




---

(1) Nous ne reprenons pas l'orthographe originelle : baiboa.

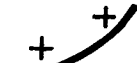




**LEGENDE**

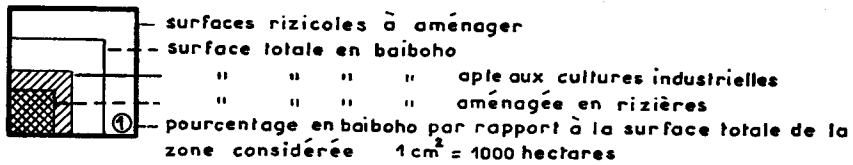
**Infrastructure routière**

-  route bitumée
-  piste en terre praticable saisonnièrement
-  voie à créer ou à améliorer

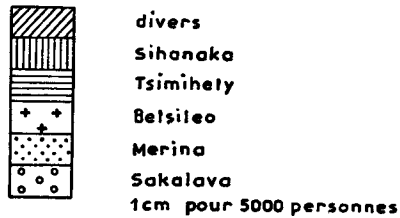
**Cadre physique**

-  socle cristallin
-  dépression dans les formations tendres de l'Isalo jurassique et crétaé inférieur (faciès mixte)
-  côte dans les grès crétaé moyen ou les basaltes interstratifiés

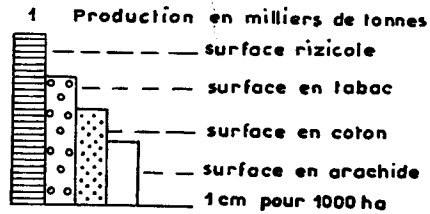
-  zone de baiboho
-  concession



**Composition de la population par zones**



**Surface cultivée et production par zones**



 grands courants de commerce



sèche de huit mois. Ce climat qui commande la crue des fleuves agit impérativement sur la saison culturale, l'inondation commande strictement le rythme des travaux agricoles.

Alors que les 4/5 du bassin de Majunga sont très faiblement peuplés (moins de 5 habitants au km<sup>2</sup>), la dépression depuis Ambato-Boéni jusqu'à Port-Bergé, soit sur 5 000 km<sup>2</sup>, compte en moyenne 15 habitants au km<sup>2</sup>, mais répartis d'une manière très inégale. Cette population par ailleurs montre une composition ethnique très variée ; sans atteindre le degré de diversité du « melting pot » de la zone de Marovoay plus au Nord, on note toutefois une dizaine d'ethnies parmi lesquelles quatre constituent des minorités très importantes : Sakalava, Tsimihety, Betsileo et Merina. Cette composition révèle que la zone est en cours de peuplement parallèlement à la mise en valeur. Cependant, il ne s'agit pas réellement de « terres neuves » car nous touchons là au cœur d'une région historique de Madagascar ; Ambato-Boéni fut longtemps une des capitales d'une famille royale Sakalava (le royaume du Boina en fait).

La mise en valeur repose sur la riziculture des terres inondées associée à des cultures « sèches » sur les levées alluviales et en bas de versants fersiallitiques : riz, maïs, manioc, haricots, etc... mais la culture du riz occupe la première place avec quelque 20 000 hectares semés qui produisent en moyenne 20 000 tonnes, c'est dire la médiocrité des rendements. L'élevage est naturellement associé dans ce pays traditionnellement pasteur mais le cheptel est sans commune mesure avec les potentialités herbagères (220 000 bovins).

On distingue dans le calendrier agricole trois cycles cultureux, fonction du niveau topographique par rapport à celui de la crue : les cultures *ASARA* qui se font à un niveau nettement supérieur à celui des crues, ce sont donc des cultures « pluviales » de saison humide ; les cultures *ATRIATRY*, à un niveau plus bas sur les terres exondées pendant la décrue, le sol gorgé d'eau peut résister à l'évaporation de la longue saison sèche ; les cultures *JEBY* ou cultures de pleine saison sèche, dans les endroits les plus humides, généralement en bordure des « Matsabory » (voir croquis).

Durant la colonisation, de nombreux planteurs et même des sociétés (« La Marseillaise de Madagascar » par exemple) ont introduit de nouvelles cultures commerciales qui ont été d'un grand rapport à certaines époques. On notera particulièrement l'arachide, le tabac et plus tardivement le coton (1958-1959).

L'arachide occupe actuellement environ 2 500 hectares, la production étant de 1 500 tonnes (arachides en coque) commercialisées par des coopératives ; le tabac 2 000 hectares (1 700 tonnes) et le coton 1 200 hectares (600 tonnes de coton fibre). Les espoirs suscités par cette dernière culture justifient pleinement l'étude menée par le BDPA. En effet, la surface semée qui n'était que de 80 hectares en 1959 (production : 100 tonnes) est passée progressivement à 1 500 hectares (1 200 tonnes) en 1965, la production pouvant par ailleurs s'élever aisément à 2 500 tonnes. Récemment une nouvelle culture s'est très rapidement développée, la tomate, cultivée le long de la Betsiboka autour d'Ambato-Boéni où une usine de concentré produit près de 2 500 tonnes dont une partie est exportée.

Les cultures commerciales ont été longtemps le fait des Européens établis sur des concessions (voir carte de synthèse) parfois immenses où travaillaient des métayers malgaches que l'on recrutait très loin car la main-d'œuvre locale ne jouit pas d'un crédit suffisant ! Le contrat de métayage étant différent selon le type de culture pratiqué. Il existe toujours de grandes concessions étrangères ou aux mains d'autochtones mais elles ne posent pas de problèmes fonciers étant donné l'immensité des espaces récupérables : sur les 35 000 hectares de baibofo, 7 000 sont déjà occupés (dont 3 000 en concessions) soit 7,5 % de la surface totale.

Cette unité régionale possède deux axes routiers essentiels et bitumés qui permettent d'exporter les produits riches sur Tananarive ou sur Majunga par la Nationale n° 4 et par une bretelle qui remonte jusqu'à Port-Bergé ; Ambato-Boéni est moins bien desservi puisqu'une seule piste, souvent très mauvaise, est insuffisante à débloquer la zone surtout pendant la saison humide. D'autre part, les voies d'eau, pourtant très

importantes, sont faiblement utilisées ; le manque de tirant d'eau pendant la saison sèche et l'excès pendant la saison des pluies, n'autorise qu'un très petit trafic local par pirogues.

Cette présentation générale cache bien des contrastes, chaque secteur, du bas Kamoro — de la confluence Kimangoro-Mahajamba — et de la basse Bemarivo, nécessite une étude particulière. Le bas Kamoro compte environ 30 000 habitants répartis entre une dizaine d'ethnies mais les Sakalava, les Merina et les Betsileo représentent plus de la moitié de l'ensemble et sont en nombre sensiblement égal.

La surface en baiboho (25.000 hectares) couvre environ 7 % de la surface totale, mais 9 000 tout au plus sont aptes à des cultures industrielles. C'est d'autre part une zone déjà fortement accaparée par les concessionnaires (1 000 hectares) qui se sont peu à peu détournés des cultures qu'ils jugèrent non rentables. Ceci explique la faible production de coton (600 tonnes) et de tabac (150 tonnes), par contre les arachides ont vivement intéressé les agriculteurs malgaches qui mettent sur le marché annuellement 1 500 tonnes d'arachides en coque. Ces derniers se sont rapidement adaptés à la culture des tomates et des oignons, mais ils souffrent d'une insuffisance de terres de rizière qui ne leur permet pas d'accroître une production déjà insuffisante (5 000 tonnes). Ce secteur est donc caractérisé par une certaine diversification culturale mais également par un cheptel nombreux (120 000 têtes) qui prochainement, nous l'espérons, trouvera un marché *organisé* à Majunga. Ce dernier caractère très encourageant tient dans les larges possibilités de récupération de terres de baiboho malgré l'étroitesse des surfaces récupérables pour la riziculture.

La basse Bemarivo possède une population égale à celle du bas Kamoro mais de composition ethnique beaucoup plus homogène, les trois quarts sont d'origine Tsimihety. Ce secteur s'oppose au précédent par bien d'autres aspects, par exemple l'importance de la riziculture (7 000 hectares et 10 000 tonnes) et par la culture du tabac qui occupe près de 2 000 hectares de baiboho (production : 1 400 tonnes), les arachides et le coton sont au contraire quelque peu délaissés (120 et 170 tonnes). D'autre part les surfaces aménageables sur baiboho sont relativement faibles mais l'accaparement par les concessionnaires est minime et permet donc de penser à une récupération totale. Ce secteur, par contre, offre de belles possibilités pour l'élevage, le cheptel se chiffre actuellement à 90 000 têtes.

Le secteur Kimangoro-Mahajamba est nettement plus étriqué, moins peuplé également (20 000 habitants) mais si les Tsimihety sont encore majoritaires, d'importantes minorités font transition entre les autres secteurs. Les productions n'atteignent pas les niveaux précédents et la riziculture est largement prépondérante (3 000 hectares) ; en fait aucune des grandes cultures commerciales n'a encore réellement démarré, les chiffres en font foi : tonnages modestes pour le coton (400 tonnes), les arachides (680 tonnes) et pour le tabac (30 tonnes). Cependant ce secteur possède de belles perspectives car près de 6 % de la surface totale sont en baiboho et la moitié environ est immédiatement récupérable, même les terres vacantes susceptibles d'être converties en rizières constituent un capital précieux ; on estime que ce secteur à lui seul possède des potentialités rizicoles deux fois plus importantes qu'au Sud et égales à celles du Nord. L'élevage (30 000 têtes) n'a pas atteint le niveau que l'on attendrait d'un secteur agricole sous-exploité.

En somme de tels rapports permettent au géographe d'esquisser des études régionales, esquisses qui débouchent par certains aspects sur une organisation du territoire agricole et des vues prospectives laissant entrevoir une évolution imminente. La bibliothèque du BDPA est extrêmement riche et accessible partout où existe une agence (principalement au siège parisien), le géographe peut très aisément y trouver une documentation, parfois même un butin qu'il ne reste plus à mettre en forme pour construire des monographies régionales.

Michel PETIT.